

L'espace et le temps de la préhistoire

Jean Guffroy

Archéologue

Gérard Quechon

Archéologue

■ Quelques réflexions générales

Pour l'archéologue, l'espace et le temps sont constitués d'une même « matière », observée suivant deux plans orthogonaux : la surface et la profondeur. Historiquement, l'approche verticale stratigraphique — nécessaire à l'établissement de chronologies — a cependant précédé l'approche horizontale, à finalité davantage paléo-ethnologique. Elles sont maintenant complémentaires et indissociables. Des progrès sont cependant encore réalisables dans l'analyse des modalités de formation des couches, niveaux, sols et de leur signification en termes conceptuels. Cette amélioration de la qualité de lecture, lors des fouilles, est en particulier indispensable à la mise en évidence de la nature des clivages espace/temps à l'occasion de l'analyse micro-stratigraphique.

L'espace et le temps de la préhistoire ne sont évidemment pas sans norme et sans repère. Les références spatiales et temporelles ont de tout temps existé, sous des formes plus ou moins complexes, mais elles nous sont rarement parvenues ou sont restées illisibles. Dans les meilleurs cas, les données transmises ne permettent donc qu'une reconstitution indirecte. C'est un des points importants qui sépare l'approche archéologique de celles de l'histoire, de la géographie ou de l'ethnologie. Pour ces sciences, il s'agit, entre autre, de dégager d'une surabondance de données culturelles des lois, schémas, processus qui transcendent les apparences (*cf.* structuralisme, modéli-

sation). L'archéologue doit au contraire «culturaliser» les vestiges matériels, c'est-à-dire les mettre en situation, avant de pouvoir les interpréter et les comparer.

Les réflexions précédentes ont une conséquence méthodologique directe : la nécessité d'affiner au maximum les systèmes de repérage, qui conditionnent étroitement la qualité de l'observation. Mais il convient également de s'interroger sur la nature de ces traces, au regard de la spécificité des activités, des conditions de conservation, de leur matérialisation différentielle suivant les activités et les époques, et de leur inscription dans le paysage. L'absence de références culturelles immédiates constitue à la fois un handicap et un avantage en permettant une approche a-culturelle ou transculturelle de certains phénomènes, tels ceux de l'identité, des rapports hommes/environnement, ou des systèmes de structuration de l'espace et du temps.

■ L'espace et le temps de l'observation archéologique

Toute activité humaine s'inscrit dans un temps et un espace qui en déterminent, au moins partiellement, les modalités. Les traces laissées en contrepartie dépendent étroitement de sa nature — biologique, culturelle ou sociale — et des conditions de conservation, et n'ont souvent qu'un rapport lointain avec l'importance réelle ou même la fréquence de l'événement. Elles constituent donc des indices relativement subjectifs, qui ne peuvent être directement traités comme des faits en-soi. Plus encore que l'espace, le temps est soumis à cette relation non immédiate aux données brutes de l'observation archéologique.

L'espace observé

L'aire d'activité

La découverte d'un vestige, de quelque nature qu'il soit, peut être l'objet d'une observation archéologique, mais son interprétation en terme d'activité humaine exige l'existence d'un contexte qui puisse

être défini. Celui-ci dépendra en premier lieu du type d'approche mis en œuvre : stratigraphie naturelle, artificielle ou décapage des sols. L'exploitation de la masse documentaire recueillie permettra ensuite le décryptage de l'espace humain, au moyen de la définition de l'objet ou groupe d'objets, suivant une grille d'analyse et un code de description. Comme l'écrivait A. Leroi-Gourhan¹ : « Les structures sont déterminées par les caractères de groupement topographique des témoins. Les unes sont évidentes, comme les foyers, les autres sont latentes comme par exemple la répartition des 3^e phalanges de renne ; les dernières sont parfois plus éloquentes que les premières, mais toutes sont significatives de rapports fondés sur la répétition de situations analogues et sur la liaison entre les fragments d'un même témoin. La structure définie, il devient possible de la confronter avec d'autres tissus de rapports, entre témoins d'autre nature — par exemple la répartition de l'ocre sur le sol ou celle de telle catégorie d'outil en silex ». À ces témoins évidents et latents s'ajoutent en effet d'autres catégories tout aussi importantes : les vestiges fugaces (esquilles, traces d'ocre et de charbon, etc.) et les témoins négatifs : espaces vides, traduisant soit l'absence soit la disparition d'objets déposés sur le sol.

L'analyse combinée de ces vestiges et de leur organisation conduit à la reconnaissance d'*aires d'activités*, dont la pertinence sera fonction du degré d'extrapolation des éléments de fouille et de l'adéquation des références culturelles. Il s'agit d'une étape fondamentale de l'analyse qui aboutit à la définition de surfaces différenciées et significatives : foyers, ateliers, zones de couchage, inhumations etc.

Le site d'habitat

La coexistence, dans un même ensemble, de plusieurs des aires d'activités ainsi définies constitue l'unité spatiale fondamentale de l'observation archéologique : le *site* ou *gisement*. Le plus souvent il s'agit d'une aire d'« habitat », si l'on prend ce terme dans une acception large, celle d'un lieu de vie et de logement d'un groupe humain.

¹ LEROI-GOURHAN (A.), 1983 — *Reconstituer la vie*. Paris, Fayard, *Le fil du temps* : 234-255.

Ce lieu est constitué par l'interdépendance d'unités différenciées, telles les aires d'habitation et l'espace domestique, les aires d'activités artisanales (ateliers lithiques et céramiques, fours de potiers et métallurgistes etc.), les inhumations, les structures rituelles et publiques. La présence de tous ces éléments n'est pas obligatoire à la constitution d'un gisement et leur organisation est évidemment dépendante du degré de complexité des structures sociales. De ce point de vue, il n'est jamais facile de déterminer la nature des clivages successifs qui mènent par paliers de la simple halte de chasseurs ou de pasteurs à la cité pleinement constituée. Dans ce domaine, les facteurs temporels, qui seront abordés postérieurement, conditionnent tout autant que les éléments fonctionnels notre appréciation de la nature de l'aire d'habitat.

Ces activités peuvent également être dispersées spatialement et constituer des unités indépendantes (carrières d'extraction de matière première, nécropoles, temples, grottes ornées). Enfin bien qu'elles appartiennent au même champ logique, les unités d'exploitation (terres cultivées, territoires de chasse et de pêche, pâturages) échappent généralement à cette reconnaissance, en raison de la ténuité des traces associées.

L Le territoire

La synergie d'aires d'habitat, d'un certain nombre de sites spécialisés et d'unités d'exploitation constitue le cadre fondamental de l'existence d'un groupe humain : son *territoire*. Cette définition simple n'est que partiellement pertinente en archéologie dans la mesure ou elle comporte une base subjective et implique un phénomène d'appropriation, insaisissable lors de la fouille. Par rapport à l'aire d'habitat et à l'aire culturelle, le territoire est moins clairement matérialisé par la distribution des vestiges matériels.

Son extension peut être extrêmement variable et est fortement liée aux modes de subsistance (*cf.* nomadisme vs sédentarisation), sans relation directe avec la complexité des structures sociales. Les signes qui le définissent sont eux plus étroitement dépendants de la nature des activités du groupe et peuvent être plus ou moins discrets. Les traces observables sont également en relation avec le temps d'occupation

d'un lieu et l'impact sur l'environnement (notion de paysage). Le principal biais introduit à ce niveau concerne les conditions locales de conservation des vestiges et leur matérialité différentielle.

Il est donc clair que la notion de territoire, indispensable du point de vue conceptuel, est dans la pratique difficile à mettre en œuvre. Partant des mêmes vestiges, il est en effet délicat de distinguer les marqueurs spécifiques de chaque étape de l'inscription humaine dans le paysage (aire d'habitat, territoire, aire culturelle).

Les aires culturelles

La définition d'*aires culturelles* paraît inséparable de la notion de trait culturel pertinent, communément confondue avec celle de «*fossile directeur*», dont les implications concernent tant des distributions spatiales que temporelles. De nouveau, se pose la question de la nature du vestige et de son importance réelle dans le système social étudié. Situées hors de leur contexte, la croix et la bouteille de Coca Cola peuvent être toutes les deux considérées, à juste titre, comme des fossiles directeurs, bien qu'elles n'aient évidemment ni les mêmes résonances symboliques, ni la même valeur discriminante. Ce constat, qui peut paraître tautologique à d'autres disciplines des sciences sociales, est cependant essentiel dans la pratique archéologique. En effet, le fossile directeur est le plus souvent totalement muet et imposé de par sa fréquence ou sa meilleure conservation. Plusieurs fossiles directeurs peuvent également coexister dans un même lieu, avec des aires de répartition par ailleurs singulières et plus ou moins imbriquées (famille, clan, village, ethnie.). Leur nombre et leur étendue sont fortement dépendantes des structures sociales.

En l'absence d'aire culturelle immanente, la définition d'aires culturelles préhistoriques reste donc soumise à la subjectivité du chercheur et à la pertinence des critères retenus, à partir d'une information forcément lacunaire. À ce relativisme s'ajoute l'imprécision naturelle des identités, qui échappent dans leur presque totalité à l'observation archéologique. Ce handicap, lié au caractère «*désincarné*» des vestiges, permet toutefois, à l'inverse, d'éliminer le «*brouillage culturel*» et peut conduire à une meilleure appréhension des soubassements sociaux. Nous arrivons ici aux frontières du grand espace et du temps long.

Les aires socio-politiques

Il s'agit sans aucun doute du point limite de l'observation archéologique. L'interrogation porte alors sur les rapports entre espace observé et espace sociabilisé. Il existe cependant des structures objectives (liens culturels précédemment observés, aménagement du territoire, constructions publiques, mouvements de population, clivages sociaux.) qui permettent de saisir l'existence de structures socio-politiques et leur niveau de développement.

Le temps reconstitué

Le temps archéologique est totalement dépendant de la nature et de l'organisation des témoins et donc fortement spatialisé. Il peut être mesuré de manière relative, grâce à la stratigraphie et à l'accumulation des couches, ou de manière plus absolue à l'aide des méthodes de datation physico-chimiques (^{14}C , thermoluminescence, potassium-argon). Ces dernières ont facilité le positionnement temporel, mais nécessitent une réflexion critique très poussée sur l'écoulement du temps et sa traduction en terme de dépôts : que date-t-on ? La dendrochronologie, parce que marquée par un processus de continuité, semble plus près du temps archéologique.

L'événement

Certaines traces relèvent de l'ordre de l'événementiel, c'est-à-dire de l'observation d'une activité réalisée en lieu circonscrit, durant un court laps de temps (empreinte, fabrication d'un outil, foyer, inhumation, incendie.). Elles peuvent concerner des domaines très divers et permettre une reconstitution plus ou moins complète de l'ensemble d'une situation. Les modifications intervenant entre la réalisation de l'acte et sa mise au jour n'en altère généralement pas la nature et la marge d'incertitude s'en trouve réduite. L'archéologue appréhende plus facilement le temps lorsque celui-ci est figé dès l'origine. *L'événement*, qui constitue la première saisie d'information et la plus fiable, est donc l'unité chronologique de base.

Les séquences, phases, périodes, ères

Les découpages temporels d'une durée supérieure au moment sont tout à fait dépendants de leur propre matérialisation en sols, niveaux, couches. L'homogénéité ou l'hétérogénéité des sédiments servira à déterminer des clivages, dont on recherchera les implications en termes de temps écoulé. Le procédé admet donc une certaine artificialité et doit être de nouveau l'objet d'un questionnement systématique. Il n'existe en particulier, le plus souvent, qu'un rapport lointain entre l'épaisseur d'une couche et la durée d'occupation représentée. Comme pour l'espace, il est possible d'introduire une hiérarchie des classifications temporelles, dont le caractère abstrait se trouvera à chaque fois renforcé.

Ainsi la *séquence* décrit, dans l'acception réduite du terme, un ensemble signifiant d'événements corrélés sur une base fonctionnelle ou culturelle. Ce n'est ni un fait brut, ni un fait social total. Elle se situe encore fréquemment dans le temps bref et présuppose une certaine cohérence des données traitées. L'aire de dépeçage, l'atelier de débitage, le rituel d'offrandes sont des exemples types de séquences en préhistoire.

La reconnaissance d'un fossile directeur permet d'introduire la notion de *phase* temporelle, définie par l'apparition et la disparition de certains traits s'inscrivant ou non dans un cadre général d'évolution. La phase est l'unité de mesure qui répond le mieux à l'inscription temporelle d'un site d'habitat, même si cette correspondance ne suppose pas une stricte équivalence.

Le caractère arbitraire des césures est manifeste dans les divisions plus larges en *périodes* et en *ères*. C'est le temps du préhistorien et non plus celui du préhistorique. Les distinctions entre ces différentes échelles sont généralement basées sur des critères d'ordres très divers (apparition de nouveaux outillages ou cultigènes, invention de nouvelles techniques, changement de systèmes symbolique, accidents.), dont la pertinence et la cohérence ne sont pas toujours évidentes. Ces classifications ont souvent une certaine rigidité et survivent même parfois aux contradictions apportées par les découvertes ultérieures. La multiplication des points de vue permet, comme dans le cadre de l'espace, des classifications infinies emboîtées. Celles-ci sont souvent basées sur une percep-

tion des transitions qui privilégie les périodes de changement rapide et favorise la mise en évidence des évolutions « chaudes » au détriment des épisodes de relative stabilité. Ces structures cognitives, étrangères au vécu des populations concernées, sont fortement dépendantes de l'état des connaissances et des préjugés scientifiques.

■ L'espace et le temps des sociétés

L'interprétation des données d'observation précédentes nécessite leur mise en relation avec des concepts d'ordre anthropologique, permettant de définir les systèmes de référence au temps et à l'espace, tels qu'ils ont pu être codifiés par les sociétés elles-mêmes.

L'œcumène

La perception qu'a un individu ou un groupe humain de son environnement est fortement dépendante des structures mentales et culturelles. Elle est donc, dans le cas des sociétés préhistoriques, à jamais irreconstituable avec précision. Certaines données — telles que l'organisation des espaces, les activités rituelles, les représentations iconographiques — permettent cependant de reconnaître des approches ou constructions symboliques diverses.

Les espaces politisés

Il s'agit d'espaces sociabilisés, sur lesquels interviennent des mécanismes de possession, admettant des degrés variés de structuration réelle ou imaginaire. Ils sont basés sur des critères n'ayant de cohérence que dans leur propre référent culturel et sont donc susceptibles de changement brusques et incontrôlés. Les critères d'appartenance et d'opposition sont d'ordre divers — économique, racial, religieux ou plus strictement politique — et combinables à l'infini.

Les temps cycliques

Le temps cyclique est, par essence, le temps des sociétés agraires, condamnées à la répétition annuelle d'un certain nombre de gestes, liés au mode de production et à son étalement suivant un calendrier saisonnier. Il est déjà présent dans les sociétés nomades, dont comme le note Hegel : « L'errance est seulement formelle car elle est limitée à des espaces uniformes ». Le retour à intervalles réguliers en des lieux semblables trouve son écho dans le retour du temps dans le lieu unique des sédentaires. À ces rythmes cycliques est adapté le temps du mythe, qui garantit l'ordre cosmique autour de l'ordre de la société.

Les temps linéaires

Par définition, ce ne sont pas ceux de la préhistoire, puisqu'ils nécessitent un repérage transmissible. C'est le temps de l'histoire, irréversible, mais évoluant suivant des rythmes propre à chaque groupe humain. C'est le temps de la chronique et de son corollaire la chronologie. La reconnaissance et l'introduction du temps linéaire dans la conscience sociale ont cependant anticipé l'invention de l'écriture, dans la mesure où il est naturellement impliqué dans le déroulement des activités humaines. Il a ainsi pu se développer sous des formes incipientes, dans des sociétés à transmission orale, tel l'empire inca. Le passage du temps cyclique au temps linéaire est assez étroitement corrélé aux évolutions affectant les systèmes économiques, sociaux et culturels.

■ Espace, temps et observatoire

La notion d'observatoire, qui implique une étude répétitive, est inapplicable à ce qui constitue un des actes essentiels de la pratique archéologique : la fouille. Celle-ci détruit en effet systématiquement l'objet de l'observation, en même temps qu'elle le découvre. La conserva-

tion d'une partie du gisement à titre de témoin fut d'ailleurs très tôt une des préoccupations des archéologues. Elle ne constitue qu'un pis-aller, qui ne garantit en aucun cas la duplication de l'expérience, dans la mesure où tout vestige s'inscrit dans un contexte singulier.

En revanche, d'autres étapes de la recherche archéologique, telle la prospection, peuvent faire l'objet d'interventions récurrentes. La multiplication des sites d'observation a, en effet, à ce stade une importance primordiale, souvent accentuée par les problèmes d'échelles inhérentes à certains terrains. C'est ce que prouve l'expérience des travaux réalisés par l'un de nous au Sahara dans la région de Termit (Niger). Il s'agissait de tester dans quelle mesure un travail plus long, mené sur un territoire moins vaste qu'il n'est coutume en pré-histoire saharienne — donc avec un maillage d'observatoires beaucoup plus serré — permettait d'affiner les résultats et leurs recoupements. Cette approche a eu pour première conséquence de mettre en évidence les relations étroites existant entre la reprise de l'observation et la nature et la qualité des informations récoltées. Par ailleurs, plus le potentiel archéologique d'une région est important, plus la différence se creuse entre une exploration rapide, une prospection normale et une étude approfondie. On sera par exemple capable de distinguer certains mélanges d'industries sur un même gisement de surface, ou des détails d'organisation interne de l'espace habité, qui échappent à la première analyse. Ce sont aussi les passages réitérés sur le terrain qui attribueront au même courant culturel trois sites contemporains d'apparence différente, tels une halte de chasseur, un atelier, une nécropole. Entre chaque visite l'amélioration de la problématique affine également le regard. La pertinence de la notion d'observatoire est bien évidemment étroitement liée ici à la richesse archéologique de la zone, à la spécificité du terrain abordé et aux conditions de conservation, à fleur de sol. On peut considérer, pour les plus importants sites de ce type, que les altérations dues à des causes naturelles ou anthropiques, subies entre plusieurs passages, n'affectent que de façon marginale la qualité de l'observation.

Plus couramment dans d'autres régions, l'observation répétitive s'est faite de manière moins préméditée, à travers les interventions successives de chercheurs différents, parfois très éloignés dans le temps et la problématique. On touche ici un point important du questionnement archéologique : la qualité du traitement des obser-

vations cumulées et leur nécessaire critique. L'homogénéité du lieu ne garantit jamais l'homogénéité des points de vues. Il est donc nécessaire de s'interroger sur la naissance et la permanence de certains arguments d'autorité.

Par essence la notion d'observatoire ne s'applique donc pas avec la même intensité en préhistoire — où elle est quelque peu réduite à son squelette — que dans d'autres disciplines. Par contre, l'influence de l'observateur sur l'observé y est réduite à néant. Cet absence de « feed-back » et l'ascétisme de l'espace-temps archéologique — reconstitué sur la base des seuls vestiges matériels — fondent en conséquence un point de vue original, sans doute utile dans d'autres contextes scientifiques. Ainsi, la notion de fossile directeur est bien adaptée à l'étude de phénomènes se déroulant sur un long temps ou sur un vaste espace. La ténuité des interférences et inférences culturelles directes tend, également à mieux mettre en relief les constituants essentiels du substrat social. Une sélection judicieuse des observations plus quotidiennement réalisées dans d'autres sciences humaines peut également conduire à une plus grande efficacité ; il sera ainsi toujours utile de distinguer espace naturel et espace sociabilisé, temps compté et temps vécu, trace et activité.